

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 DECEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : La femme, par Catherine Parr.—Epanchements, par Firmin Picard.—Mort de Mgr d'Hulst.—Rêverie, par Ribon.—Mme Albani.—Poésie : Jadis, par Benjamin Sulte.—Les coureurs de dot, par V. de Prairie.—Un refrain à fauvette, par Alouette.—La justice en Arménie, par le comte de Cholet.—Amusements.—Poésie : Une lueur, par Jos. Archambault.—Don Gur d'Alvar (suite et fin), par Jacques Saulaie.—Tout gris, par Stéphane de Ray.—Poésie : Jumeaux (avec gravure), par Berthe Vadier.—Primes du mois de novembre.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Fenillets : Le trésor des Montagnes-Rocheuses ; La Veuve du Garde.

GRAVURES.—Portrait de Mme Albani.—Exécution des ministres Malgaches.—Montréal : Le professeur A.-N. Rivet et ses élèves dans la salle de dissection, à l'Université-Laval.—Zanzibar : Palais du Sultan : Une Mosquée ; Case indigène ; La place du Palais.—Montréal : Vue d'une partie de la Place Jacques-Cartier un jour de marché.—Les anniversaires Allemands : Et celui-là, vous avez oublié de l'inviter.—La question arménienne : Portraits des ambassadeurs à Constantinople.—Portrait de Mgr d'Hulst.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



LA FEMME

Tant de choses ont été dites depuis quelque temps sur le rôle de la femme dans notre société moderne, et surtout sur l'éducation qui peut lui être donnée, que cela me conduit à quelques réflexions qui peuvent prendre place dans les causeries familiales.

Il est bien évident pour tous que la manière dont les femmes sont traitées, annonce le degré de barbarie ou de civilisation d'une nation. Nous en trouvons des exemples en remontant aux temps anciens, et en suivant les peuples de l'antiquité dans les phases diverses qui les ont conduits de l'état primitif jusqu'à celui que l'on est convenu d'appeler civilisé.

Nous trouvons d'abord la femme considérée comme une chose, un animal, un être utile à l'homme qui s'arroge sur elle le droit de vie et de mort, la soumet aux plus rudes et aux plus durs travaux, que ne lui épargnent ni l'état de grossesse ni la maternité. Forcés de conquérir chaque jour leur nourriture par la force ou par l'adresse, soumis à toutes les intempéries,

environnés d'ennemis dangereux qu'il leur fallait combattre et vaincre, l'homme et la femme avaient nécessairement les mœurs des animaux, au milieu desquels ils vivaient, et pour eux, la force musculaire et corporelle était la vraie, la seule supériorité qu'il leur fût possible d'accepter.

La femme ne pouvait donc exister ; elle était la femelle, l'être inférieur, celui sur lequel retombe la charge et le travail, comme l'animal domestique que l'homme a asservi à son usage.

Plus tard, lorsqu'arrivèrent les lois créées par le christianisme, la femme semble prendre, à peu près, la place que lui avait donnée la nature, place d'égalité, presque de supériorité sur les autres êtres de la création. Aussi les femmes, dans un élan de reconnaissance, furent-elles presque partout les premières à embrasser une foi qui les élevait au-dessus de ce qu'elles avaient été jusqu'alors.

Depuis, ces lois interprétées, défigurées, ont repris en sous-cœur le despotisme des époques primitives, et, avec un peu plus d'apparence d'égalité, elles ont relevé l'infériorité de la femme.

Et cependant, quel est son rôle à cette créature, toujours traitée comme un être inférieur ?...

Elle doit être l'épouse, elle doit être la mère, elle doit être l'éducatrice de l'homme lui-même. Elle a sur la vie de l'homme une influence absolue, sans laquelle il ne saurait être ou se soutenir.

Cela est si vrai que ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, il n'y a un homme parvenu au faite de la science ou de la célébrité, qui n'ait eu pour mère ou éducatrice une femme d'une grande intelligence ou d'un grand cœur.

Pourquoi ce guerrier revient-il couvert de gloire ? C'est qu'il a une fiancée, une amie qui l'attend et dont l'amour sera la récompense de son courage.

Pourquoi Pétrarque, Dante, Raphaël, ont-ils atteint les dernières limites auxquelles peut prétendre le génie ?

C'est que, devant eux, il y avait l'image de Laure, de Béatrice et de la Fornarina.

Pourquoi cet homme est-il devenu faussaire, voleur, assassin ?

C'est qu'il a une maîtresse, infâme entre les infâmes, à qui il faut des bijoux et des parures, et qu'il les paie, sans calculer, avec son honneur et du sang !...

Et après la femme, nous trouvons la mère, c'est-à-dire l'être fait d'amour et de dévouement, ne pensant jamais à elle, souffrant toutes les misères et toutes les douleurs, et toujours guérie, toujours heureuse lorsqu'elle a pu amener un sourire sur les lèvres de son fils.

Savez-vous quel est le rôle de la femme, de la mère, dans la famille ?

Elle est tout ! La force, la direction, le dévouement, le pardon ; et nul ne semble s'en apercevoir ou s'en douter.

Si, par la force des circonstances, une privation doit se faire sentir pour tous, la femme, la mère, la ressent avant tous les autres ; elle la voit, s'en empare et, si cela lui est possible, elle la dérobe aux yeux des siens, la cachant comme un trésor qu'elle veut savourer seule, en cachette. Elle ne mangera pas, si le pain se fait rare, ne se vêtira que le plus pauvrement possible si la pauvreté frappe à la porte ; le mari, les enfants, auront leur part toujours, sans se douter que cette part est faite avec ce qui manque à la femme, à la mère.

Voilà ce qu'est la femme livrée à ses instincts et guidée par son cœur.

Pourquoi éteindre ces admirables tendances en lui criant : tu es et tu dois être une créature légère et frivole, incapable de comprendre les questions sérieuses qui régissent l'humanité !

Pourquoi éterniser cette frivolité en ne lui donnant qu'une éducation qui empêche le développement de ses facultés et ne la met pas à même de les faire servir au bien-être et à l'utilité de ceux qui lui demandent leur bonheur et leur vie ?

Traitées en inférieures, ou elles en acceptent le rôle sans y réfléchir, en courbant la tête, et elles éternisent elles-mêmes cette infériorité en la considérant comme une chose naturelle et nécessaire, et devant laquelle il

serait inutile ou dangereux d'apporter un changement ou une réflexion... Ou elles se révoltent ; et, voulant obtenir la place qu'elles sentent leur être due, elles dépassent le but, en laissant quelquefois apparaître des aspirations, des espérances qui ne sont ni dans leur nature, ni dans leurs croyances de bonheur.

Donner à la femme une éducation aussi large, aussi libérale que possible : utiliser toutes ses facultés au profit de son instruction ; lui laisser librement choisir la route dans laquelle elle se sent la force de marcher, sous une direction prudente et éclairée ; lui créer une position par le travail ; la considérer comme un être humain capable d'avoir son autonomie et la conscience de ce qu'il doit faire ou éviter ; voilà, je crois, ce que la société moderne, comprenant l'intérêt et le bonheur de tous, doit faire pour l'éducation féminine.

La femme élevée ainsi n'aura aucune révolte, aucune velléité masculine. Elle voudra rester femme, parce qu'elle se sentira heureuse et honorée de l'être ; elle voudra rester femme, parce qu'à ce titre elle joindra celui de mère, le plus grand, le plus heureux devant la nature.

Ces idées qui nous apparaissent comme des espérances faciles à réaliser, ne sont-elles pas déjà une preuve de la supériorité de notre état actuel sur les époques qui nous ont précédés ?

Elles se montrent à nous comme un but prochain, vers lequel nous portent nos aspirations, éclairées par la lumière qu'il projette jusqu'à nous.

Après l'extinction de l'asservissement de l'homme par l'homme, ne devons-nous pas désirer, espérer la fin de cet autre asservissement qui retient la femme, et ne lui permet de se redresser qu'à la condition qu'elle abdiquera ce beau rôle de femme, qui devrait être son plus grand titre de gloire ?

Ne la courbez pas, laissez-la croître et grandir en liberté, enseignez-lui ce qu'elle est et ce qu'elle doit être, non par de sottes flatteries qui lui font croire qu'elle est la plus belle moitié du genre humain ; mais par des idées justes et sérieuses qui lui apprennent qu'elle est une moitié égale à l'autre par son intelligence, par son cœur et par son utilité, et la femme deviendra alors complètement ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un être acceptant ses devoirs, et toujours prêt à les accomplir.

C'est qu'elle comprendra alors qu'ils lui sont imposés non par la volonté de l'homme, mais par la volonté de Dieu.

CATHERINE PARR.

ÉPANCHEMENTS

Un vieux saule, horizontalement étendu au dessus de la rivière au Chêne, se jetant dans la jolie rivière Jésus, ce vieux saule, c'est mon siège.

L'eau coule à mes pieds sur les galets, avec un murmure de suavité, d'un calme, d'une immortalité reposante.... Je crois entendre commencer ce murmure : si je me penche sur le courant pour surprendre la première note de son chant, je crois en saisir la dernière.... et, comme l'Éternité, celle-ci se fond avec celle-là, ou est-ce celle-ci qui se fusionne dans celle-ci ?...

Le chant se continue sans trêve, sans répit, mais, soyez-en sûrs, sans la moindre monotonie.

Est-ce une épopée, est-ce une élégie, est-ce une idylle ?

Mon âme croit distinguer tout cela, et chacune de ces actions.

J'entends le bruit des armées en marche, je crois entendre le roulement lointain du bronze de mort... Je perçois le chant des hauts faits du vainqueur, le bruit sourd des salves d'artillerie se joignant à ce chant...

Le murmure semble glisser plus doux, effleurant à peine le gravier : c'est un chant d'amour. Sur les ondes liquides se balancent les ondes sonores épanchées par le bronze de vie, la cloche argentine de l'église du village.

Que ces dernières modulations sont donc de beaucoup supérieures aux deux autres ! Avec elles, le cœur tour à tour soupire, palpète, croit, espère, aime !